

RÉPUBLIQUE DE DJIBOUTI
Unité-Égalité-Paix

**MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE
ET DE LA FORMATION PROFESSIONNELLE**

Le mangeur de lune et autres contes roms

Sélection des contes, relecture, validation et suivi :
Groupe de Travail sur la Promotion du Livre

Maquette et mise en page :

M. M.D. FARAH

Couverture :

**MOUSSA ALI MIGUIL
SALAM MOHAMED SALEH**

Illustrations :

SALAM MOHAMED SALEH



Centre de Recherche,
d'Information et de Production
de l'Éducation Nationale

Ces contes sont tirés du site : www.conte-moi.net. Tous les droits de propriété intellectuelle sur ces contes appartiennent à l'association DECI-DELA (DECI-DELA 2010).

Sommaire

1. Dilino et le beng page 3
2. Dilino le guérisseurpage 7
3. L'avare et la Mamioripage 11
4. La jeune fille et le hérissonpage 14
5. Le vieux Rom et le loup page 17
6. Le mangeur de lune page 20
7. Le premier violon page 23
8. La légende de l'oiseau rouge page 26
9. La petite colombe page 29
10. La fleur de la vie page 33
11. Mon plaisirpage 37

© CRIPEN, Juillet 2016

Dilino et le beng

Un conte dit en français par Nouka Maximoff.

Il était une fois, quelque part ou nulle part, un Rom très pauvre qui s'appelait Dilino. Il avait beaucoup, beaucoup d'enfants. Il en avait tant qu'il n'arrivait même plus à les compter. Et chaque jour que Dieu fait, il entendait ses enfants pleurer et crier : « On a faim, papa ! On a si faim qu'on mangerait même un diable tout cru ! »

Un jour, il décide de partir sur les routes pour trouver du pain pour ses enfants. Il met dans son sac un couteau, une corde, un morceau de fromage et il prend la route.

Il marche, il marche, il marche, toute la journée. Il se trouve au milieu d'une épaisse forêt lorsque la nuit tombe. Dans le tronc d'un grand arbre, il voit un trou, et lorsqu'il s'approche, il voit de la lumière au fond du trou, loin au-dessous de lui. Et puis il commence à sentir une bonne odeur de viande rôtie. Il voit une sorte d'escalier qui descend dans la terre, sous l'arbre. Il prend son courage à deux mains et descend l'escalier. Arrivé au fond, il voit un homme, grand comme un ours des montagnes, qui fait cuire une vache entière sur une broche, au-dessus d'un grand feu.

« Que viens-tu faire ici ? rugit le géant. De quel droit oses-tu me déranger alors que je prépare mon repas ? Quel culot ! Tu devrais avoir peur. Ne vois-tu pas que je suis un «beng», un diable ? »

En réalité, Dilino avait très peur, mais essayait de ne pas le montrer.

« Tu ne me fais pas peur, tout beng que tu sois, dit-il. Si tu veux qu'on se batte, je suis ton homme ; mais je te préviens, je suis bien plus fort que toi. Je suis si fort que je peux, d'une main, écraser une pierre et en tirer du lait. »



Dilino fait semblant de chercher une pierre, et en douce, sort le morceau de fromage de son sac. Il le presse en faisant une grosse grimace et le lait coule du fromage devant les yeux ébahis du beng.

Ce dernier, très impressionné, essaie d'en faire autant. Il ramasse une pierre, et la serre si fort, que sa tête est prêt d'exploser ; mais rien, pas une seule goutte ne sort de la pierre. Alors il pense : « Ce petit homme est très fort, plus fort que moi peut-être. Il faut que je sache jusqu'où va sa force. »

Le beng dit alors : « D'accord, je veux bien que tu manges avec moi ; mais avant, il faut que nous allions chercher du bois pour le feu car il risque de s'éteindre. »

Tous deux remontent à la surface pour couper du bois. Dilino sort de son sac la corde qu'il avait emportée. Il l'enroule autour du tronc d'un gros arbre puis autour d'un deuxième arbre, puis d'un troisième. Quand le beng lui demande ce qu'il fait, Dilino répond :

« Tu le vois bien, plutôt que de remonter plusieurs fois chercher du bois pour le feu, je préfère emporter avec moi toute la forêt d'un coup ; c'est pourtant simple à comprendre !

- Un seul arbre suffira, dit le beng. Laisse-moi faire. Le diable arrache un arbre, le met sur son épaule et l'emporte dans la grotte. Mais, au moment de se mettre à table, le diable dit qu'il faut aussi aller chercher de l'eau, car ils n'ont rien à boire. »

Le beng prend deux grands tonneaux et tous deux remontent à la surface pour puiser de l'eau. Ils arrivent près d'un étang. Là, Dilino sort de son sac son couteau et commence à creuser la terre sur le bord de l'étang. Quand le beng lui demande ce qu'il fait, Dilino répond :

« Tu le vois bien, je n'ai pas envie de remonter toutes les cinq minutes chercher de l'eau. J'aime mieux emporter tout l'étang d'un coup ; ainsi nous serons tranquilles.

- Je crois que deux tonneaux d'eau suffiront, dit le diable qui a de plus en plus peur de cet homme et de sa force surnaturelle. »

De retour dans la grotte, tous deux se mettent à table et mangent de la bonne viande de vache bien rôtie. Le beng voit bien que Dilino mange beaucoup moins que lui, mais Dilino lui dit qu'il est un peu fatigué, car il a combattu un dragon et tué trois ours dans la journée. De plus, il a déjà mangé deux vaches à midi et n'a plus vraiment faim.

En entendant ces paroles, le diable se sent perdu. Il va chercher un gros sac rempli de pièces d'or qu'il donne au Rom pour qu'il le laisse tranquille et s'en retourne chez lui.

Dilino regarde le sac. Il sait qu'il ne pourra jamais soulever une telle charge.

« Eh bien, dit-il au beng, tu ne crois quand même pas que je vais porter moi-même le sac alors que j'ai un bon serviteur comme toi pour le faire à ma place ! Allons, prends ce sac sur ton dos avec moi par-dessus et emmène-moi jusqu'à chez moi, sinon, j'écrase ta tête avec mon poing. »

Terrifié, le beng jette le sac sur son dos et Dilino saute par-dessus.

Après quelques heures de marche, ils arrivent près de la maison du Rom. De loin, les dizaines d'enfants de Dilino voient leur père arriver. Ils courent vers lui en criant : « On a faim, papa ! On a si faim qu'on mangerait même un diable tout cru ! »

En entendant cela, notre pauvre diable, à moitié mort de peur, lâche le sac avec Dilino qui se retrouve sur ses fesses et il prend ses jambes à son cou.

Et je crois qu'il court encore, s'il n'est pas mort.

Dilino le guérisseur

Un conte dit en français par Nouka Maximoff.

« Je n’y comprends rien, dit un jour le Beng à Dilino. Malin comme tu es, comment se fait-il que tu sois toujours aussi pauvre ?

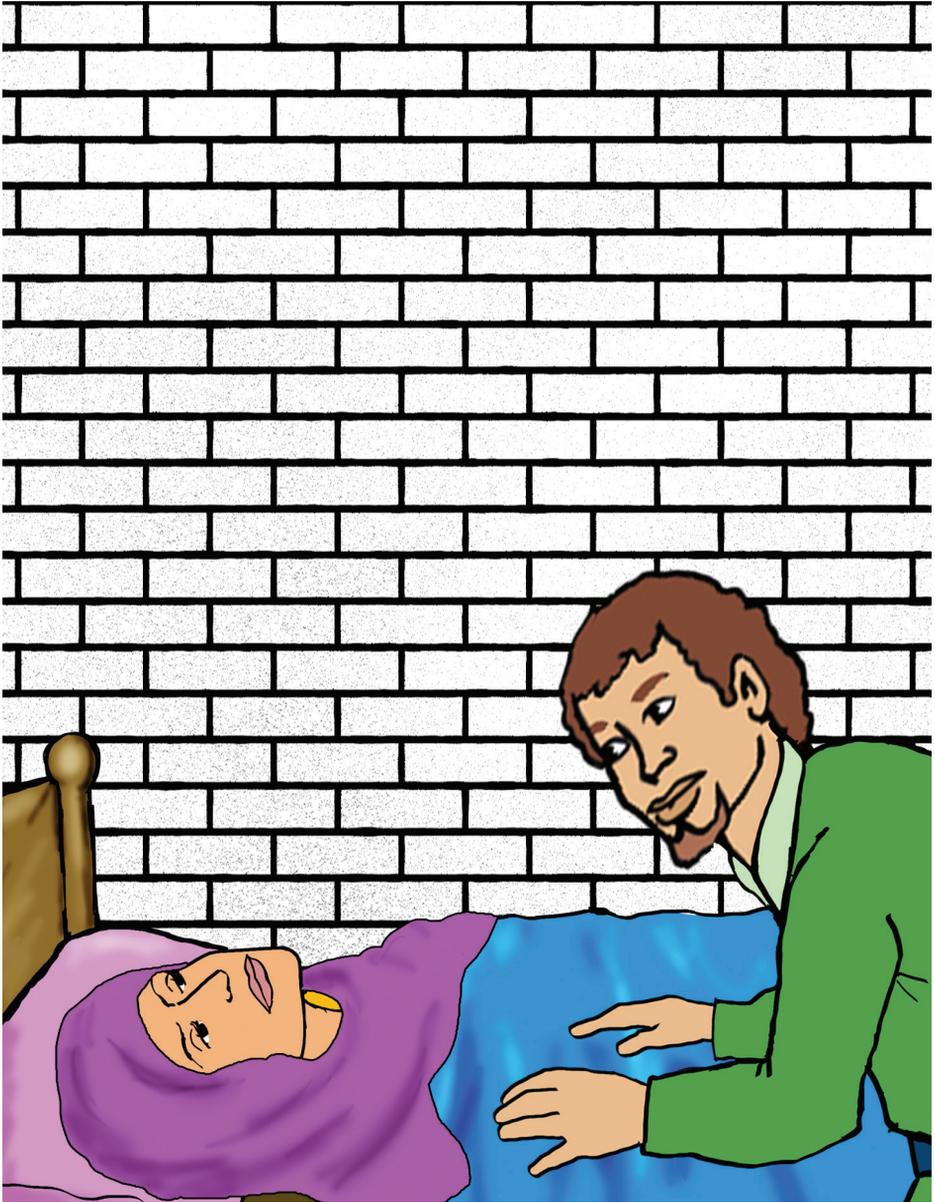
- Que veux-tu, répondit le Rom : l’argent me file entre les doigts. Mes enfants sont toujours à crier famine. Les gens nous chassent d’un endroit à l’autre. Dès que nous arrivons à économiser quelques sous, il nous faut partir. Par-dessus le marché, il faut aussi nourrir le cheval. Tu comprends maintenant ? C’est que je suis le seul à travailler... enfin... quand je travaille...

- Ecoute ! dit le beng. Moi, je peux t’aider à gagner de l’argent et à mettre fin à ta misère. Mais pour cela, il faut que tu me promettes de m’obéir totalement.

- Parle toujours, répond le Rom un peu méfiant. On verra après.

- Bien, voici ce que je te propose : je vais t’accorder le don de guérir les maladies. Cela te permettra de gagner suffisamment d’argent pour vivre convenablement. Mais, écoute-moi bien : quand on t’appellera pour soigner quelqu’un, je serai là, toi seul pourras me voir. Si tu me vois à la tête du malade, tu comprendras qu’il guérira. Si, par contre, tu me vois à ses pieds, tu sauras que cette personne est près de mourir. Alors, n’insiste pas. Contente-toi de consoler la famille. »

Comme vous pouvez vous en douter, Dilino accepta la proposition du Beng. Dès le lendemain, une gadji, une femme du pays, se présenta à la roulotte de Dilino pour que sa femme lui lise son avenir dans les lignes de la main. Elle lui confia qu’elle était inquiète pour son fils qui était très malade, presque mourant. Ne



savez-vous pas, dit alors la voyante, que mon mari possède le don de guérison ? Amenez donc votre fils et je demanderai à mon mari de voir s'il peut le guérir. La gadji revint quelques heures plus tard avec son fils, qu'on portait sur un brancard, car il était si malade qu'il ne pouvait pas marcher. Dilino fit mine de l'examiner, d'un air très sérieux, attendant que le Beng se manifeste. Ce dernier apparut et se plaça, souriant, à la tête du brancard.

Ce jour-là, le malade fut guéri et rentra chez lui sur ses deux pieds. La nouvelle se répandit très vite dans tout le pays. Les jours suivants, les gens arrivèrent d'un peu partout. De très grands malades furent amenés sur des brancards. Le Beng se montrait généralement à la tête du malade. Dilino annonçait alors les guérisons. Dilino ne demandait rien en retour, mais ceux qu'il avait guéris lui mettaient dans la main des pièces et même des billets et ils lui faisaient de riches cadeaux. Très vite, il se trouva à la tête d'une petite fortune.

Evidemment, il arrivait parfois que le Beng vienne se placer aux pieds du malade. Obéissant, Dilino déclarait alors ne rien pouvoir faire pour ce malade, car son heure était venue.

Un jour que Dilino se trouvait à la porte d'une grande ville, un groupe de personnes vint le trouver pour le prier de se rendre au palais afin d'y examiner la fille du prince qui était gravement malade.

Jamais, même dans ses rêves, Dilino n'avait vu de palais aussi magnifique. En grand seigneur, le prince vint l'accueillir en personne et s'inclina devant lui.

« J'ai beaucoup entendu parler de toi, Dilino. Il paraît que tu es un grand guérisseur. Ma fille unique se meurt. Si ce qu'on dit de toi est vrai, je crois que toi seul peux la guérir. Demande-moi ce que tu voudras, ton prix sera le mien. »

On conduisit Dilino auprès de la princesse, qui reposait sur un grand lit. Dilino la considéra attentivement. C'était une jeune fille d'une rare beauté, mais elle était si pâle qu'on eut dit que toute vie avait quitté son corps. Comme il en avait pris l'habitude, Dilino sollicita l'aide du Beng. Celui-ci vint effectivement, mais, malheur ! il se plaça au pied du lit. Pour la première fois depuis qu'il était devenu guérisseur, le Rom eut envie de pleurer. Le prince demanda, plein d'angoisse :

« Alors ? »

Dilino leva vers lui ses yeux mouillés de larmes et déclara, rassurant :

« Ce n'est rien ! Elle va guérir. »

Et puis il regarda le Beng que lui seul pouvait voir et lui dit en romani, de sorte que personne ne puisse comprendre :

« Aujourd'hui, je ne t'obéis plus. »

Et se tournant vers le prince, il lui dit :

« Faites simplement changer l'orientation du lit. Mettez la tête aux pieds et les pieds à la tête. »

Ainsi fut dit, et ainsi fut fait. La princesse fut guérie et son père pleura de joie. Il proposa une énorme somme d'argent à Dilino, mais ce dernier la refusa. Quitte à rester misérable, il venait de décider que plus jamais il n'obéirait au Beng.

L'avare et la Mamiori

Un conte dit en français par Nouka Maximoff.

Chez nous les Roms, Mamiori signifie «petite grand-mère». Selon la légende, la Mamiori parcourt les routes, surtout la nuit. Elle est très malicieuse et elle observe les gens. Elle voit ceux qui sont bons et ceux qui sont mauvais. Elle laisse tranquille ceux qui sont gentils, mais, grâce à ses pouvoirs magiques, elle punit les méchants en leur jetant un sort. Inutile de vous dire que les enfants roms en ont très peur, car les parents leur disent souvent : « Attention ! Si tu n'es pas sage, la Mamiori viendra cette nuit te tirer les oreilles, te pincer le nez et te gratouiller les pieds. »

Il était une fois, quelque part ou nulle part, une femme très avare qui ne donnait jamais rien aux pauvres mendiants. Un jour, la Mamiori vint la trouver, sous la forme d'une vieille en haillons, pour quémander à manger.

« La charité s'il te plaît ! Je suis vieille et malade et dehors il fait si froid. Je suis seule au monde et je n'ai ni maison, ni famille pour s'occuper de moi.

- Je n'ai rien, dit l'avare.

- Juste un morceau de pain car je meurs de faim.

- Ma huche est vide. Va-t'en, espèce de Gitane crasseuse ! » La vieille s'en alla en hochant la tête.

Lorsqu'elle fut partie, l'avare ouvrit sa huche et s'aperçut que tout le pain qu'elle contenait était noirci et moisi. Cela aurait dû lui servir de leçon, mais non.

La Mamiori revint la trouver le lendemain pour lui demander la charité. En la voyant arriver, la méchante femme chercha un



endroit où se cacher pour éviter d'avoir à discuter. Prise de court, elle vit une grande bassine dans laquelle elle lavait le linge et, après l'avoir retournée, elle s'accroupit dessous pour se cacher.

La Mamiori savait que la femme était là, bien sûr. Alors, elle lui rappela sévèrement qu'il fallait s'entraider sur terre, que les plus riches devaient donner aux plus pauvres, que celui qui donnait aux pauvres prêtait à Dieu et que Dieu savait rendre les bienfaits au centuple...

Mais l'avare ne bougeait pas, cachée sous sa bassine. Alors la Mamiori s'impatiente :

« D'accord, dit-elle, tu ne veux pas parler, eh bien tu resteras muette. Tu ne veux pas sortir de sous ta bassine, eh bien tu la garderas pour toujours sur le dos. »

Et elle s'en alla. La femme resta muette et garda sa bassine sur le dos jusqu'à la fin de ses jours. Elle était devenue une tortue. Regardez bien certaines tortues, elles ont parfois des visages presque humains. L'une d'elle est peut-être l'avare de la légende.

Et faites bien attention, car, si vous n'êtes pas sages, la Mamiori viendra peut-être cette nuit vous tirer les oreilles, vous pincer le nez et vous gratouiller les pieds.

La jeune fille et le hérisson

Un conte dit en français par Nouka Maximoff.

Un chef rom était allé se promener dans une épaisse forêt. Il s'y était si bien promené, et si longtemps, qu'il s'y était perdu.

La nuit tombait et bientôt il n'y verrait plus rien. Rien à faire pour retrouver son chemin. Et voilà le chef affolé qui crie, se désespère ; il se croit déjà mort, de froid, de faim, ou bien dévoré par des bêtes féroces.

Tout à coup, il entendit une petite voix :

« Grand chef, tu es perdu ; moi je connais parfaitement bien cette forêt. »

Le chef regarda autour de lui pour trouver d'où venait cette voix. Et c'est un hérisson qu'il découvrit près d'un taillis.

« Si tu veux, je te montre ta route, mais à une condition. Je te ramènerai chez toi si tu promets de me donner la main de ta fille. »

Le grand chef tout d'abord refusa de donner sa fille adorée, Léna, à un hérisson. Il lui proposa de l'or et de l'argent, mais le hérisson ne voulut rien entendre. Finalement, le chef, qui avait tellement peur de ne jamais retrouver son chemin, accepta le marché et promit au hérisson la main de sa fille.

Tous deux se mirent en marche. L'un guidant l'autre, ils arrivèrent au village.

Là, jugez la scène : Léna, la fille du chef, belle comme le jour, qui crie tout ce qu'elle sait qu'elle n'épousera jamais un hérisson, il n'en est pas question ; elle va jusqu'à dire à son père qu'il a perdu la raison. Mais le père réplique en disant qu'il est le chef, qu'il a promis et qu'il n'est pas question de revenir sur sa parole, etc., etc.

Après cette dispute, la jeune fille fut tout de même obligée d'obéir à son père. Ce dernier réunit toute sa tribu, il présenta le hérisson comme son sauveur, et il donna des ordres pour que la noce ait lieu le lendemain, au grand désespoir de Léna.



Tous les invités, une fois leur première surprise passée, ne pouvaient s'empêcher de pouffer de rire en félicitant les futurs époux. Tous se moquaient, tous s'amusaient. Tous, sauf Falko, le chef d'une tribu voisine. Depuis toujours, il avait espéré épouser Léna, et il voyait tous ses espoirs s'envoler.

La nuit venue, tout le monde était allé se coucher. Tout le monde, sauf Falko, qui ruminait sa vengeance. Profitant de l'obscurité, il se faufila dans la chambre où dormait le hérisson. Il s'empara de lui et il l'assomma. Puis il l'emmena jusqu'aux cuisines et l'enferma aussitôt dans une marmite en se promettant de le faire cuire le lendemain pour son déjeuner.

Au matin, comme chaque jour, Lena descendit à la cuisine pour y prendre son thé. En soulevant le couvercle de la marmite, elle découvrit le corps sans vie du hérisson. Comme elle avait bon cœur, cela lui fit de la peine. Quelques larmes coulèrent de ses yeux et vinrent atterrir sur le corps du hérisson. Et voilà que tout à coup, ô miracle, le hérisson disparut, et à sa place surgit un beau et séduisant jeune homme. Ce dernier s'agenouilla devant la jeune fille et lui baisa les mains en la remerciant chaleureusement. Puis il expliqua qu'il était le prince d'un pays voisin. Il raconta comment une vilaine sorcière, dont il s'était moqué à cause de ses cheveux hérissés sur la tête, lui avait jeté un sort. Elle l'avait transformé en hérisson et l'avait condamné à rester hérisson jusqu'au moment où une jeune fille aurait pitié de lui et pleure pour lui. Léna sécha ses larmes et son visage s'illumina de joie.

Les noces eurent lieu comme prévu. Des noces comme on n'en avait pas vu depuis que les fourmis ont des pattes et que les mouches ont des ailes.

Tout est bien qui finit bien.

Depuis ce temps-là, si certaines jeunes Romia continuent à manger du hérisson, parce que c'est bon, d'autres refusent, au contraire, car elles ne veulent pas prendre le risque de dévorer leur prince charmant.

Le vieux Rom et le loup

Un conte dit en français par Nouka Maximoff.

Dans une épaisse forêt, vivait une bande de loups menée par un vieux mâle. Il avait affronté bien des dangers au cours de sa longue existence. Bien souvent, il avait risqué sa vie, mais il s'était toujours tiré d'affaire, grâce à son courage et à son intelligence.

Ce vieux loup savait qu'un jour il serait trop vieux pour conduire la meute. Il n'aurait plus la force de chasser et de se battre contre ses adversaires. Alors, pour lui, ce serait la fin.

Cependant, il continuait de courir, utilisant sa ruse pour dénicher le gibier, et ramenait encore assez de nourriture pour sa bande.

Mais cet hiver-là, il fit si froid qu'il était presque impossible de chasser, et la nourriture se fit de plus en plus rare. Pour la première fois, il vit du mépris, et même de la haine dans les yeux des autres loups. Les jeunes n'avaient plus peur de lui, car ils voyaient qu'il devenait vieux et bientôt il lui faudrait les affronter.

Alors, un soir, il attendit la nuit noire pour s'éloigner discrètement de la meute et s'enfonça seul dans la forêt. Les autres loups ne furent pas longs à s'apercevoir de son absence et ils se lancèrent à sa poursuite. Mais le vieux loup, qui connaissait mieux qu'eux la forêt, savait où aller. Il se dirigea vers une clairière où se trouvait une cabane en bois dans laquelle vivait un vieux Rom solitaire.

Ce Rom lui aussi avait longtemps été le chef d'une grande et puissante tribu. Il avait conduit ses frères roms sur toutes les routes, à travers tous les pays. C'était un homme fort et courageux. Cependant, lui aussi était devenu vieux. Peu à peu, il avait senti la grande fatigue venir et la faiblesse envahir tout son corps. Il arrivait à peine à conduire sa roulotte et n'était plus assez fort pour



commander sa troupe. Il était encore respecté pour sa sagesse, mais les jeunes hommes, les «Ternear», ne lui obéissaient plus et il commençait à se sentir trop faible pour leur tenir tête.

Un jour, c'était en hiver, la «kompania» campait près d'un village, à l'orée d'un bois. Il faisait très froid et les hommes étaient partis chercher du bois pendant que les femmes faisaient des courses au village. Le vieux Rom, rassemblant ses dernières forces, partit discrètement se bâtir une cabane dans la forêt. Et il resta seul au fond des bois.

Quand la «kompania» reprit la route au printemps, leur vieux chef n'était plus là. Les Roms l'avaient cherché mais ne l'avaient pas trouvé. Ils pensèrent qu'il s'était perdu dans une tempête de neige et qu'il avait été dévoré par les loups.

Depuis ce jour, le vieux Rom vivait seul au fond des bois, se nourrissant d'un peu de chasse et de baies sauvages. Il connaissait tous les animaux de la forêt et ne craignait rien. Aussi, quand une nuit il entendit le cri du loup errant, il n'eut pas peur. Il alluma une torche et ouvrit sa porte. Devant lui se trouvait le vieux loup qui le regardait comme pour lui demander son aide. Plus loin, derrière les arbres, il pouvait distinguer la meute prête à attaquer. Mais lorsqu'il brandit la torche, les loups reculèrent et disparurent dans les ténèbres.

Alors, les deux anciens se regardèrent avec tendresse : le Rom passa sa main dans la fourrure de la bête et le vieux loup se coucha à ses pieds avec reconnaissance. Ils vécurent encore longtemps ensemble comme deux amis qui s'aiment et se respectent.

Le mangeur de lune

Un conte dit en français par Nouka Maximoff.

C'était quand c'était. Si ça n'avait pas été, ça ne se dirait pas. Mais comme cela a été, ça se dit. Il y avait un Rom qui vivait seul dans une maison au pied d'une montagne. Il travaillait dur mais avec ce qu'il gagnait, il avait tout juste de quoi faire un seul repas par jour. Chaque soir il rentrait chez lui, il se préparait une « mamaliga », une galette de maïs qu'il mangeait avec plaisir et lorsqu'il n'y en avait plus il léchait l'assiette jusqu'à ce qu'il ne reste vraiment rien.

Un soir qu'il rentrait chez lui après une dure journée de labeur, il vit que sa porte était ouverte. A l'intérieur, installé à sa table, se trouvait un vieillard à la longue barbe blanche. Ce vieillard était en train de manger la galette de maïs. SA galette de maïs ! Le Rom se précipita à l'intérieur et se mit à crier :

« Voleur ! Pillard ! De quel droit manges-tu mon maïs ? Qui t'a permis ?

- Je suis fatigué et j'ai faim, répondit l'étranger. Quand j'ai vu cette galette de maïs, je n'ai pas pu m'empêcher de la goûter.

- Regardez-le, celui-là ! Il voit une galette de maïs et sa langue se met à bondir dans sa bouche ! Si tu aimes tant les galettes, va donc manger celle-ci ! s'écria le Rom en montrant du doigt la lune qui brillait dans le ciel, bien pleine et bien ronde.

- Pardonne-moi, dit le vieillard en s'aidant de son bâton pour se lever, j'avais vraiment très faim. Cela faisait plusieurs jours que je n'avais pas mangé.

- Non, je ne te pardonne pas ! dit le Rom. Puisque tu as tout mangé, tu dois me payer.

- Je n'ai malheureusement pas un sou, dit le vieillard, mais je reviendrai au printemps et je te paierai ce que je te dois et même davantage. Crois-moi, tu seras mille fois récompensé. »



Mais le Rom ne voulait rien entendre. Il claqua la porte pour empêcher le vieux de sortir.

« Très bien, dit le vieillard en se redressant. Comme tu le voudras. Je t'aurais apporté au printemps des monceaux d'or, de quoi devenir l'homme le plus riche du monde. Mais puisque c'est ainsi, tu auras une autre récompense. Tu iras vivre sur la lune et tu te nourriras d'elle. Tu ne reviendras sur terre que lorsque tu l'auras mangée jusqu'au bout, sans en laisser une miette. »

Alors, les yeux du vieillard lancèrent des éclairs et le Rom fut emporté par une force magique, très haut dans le ciel, au-dessus des nuages, et il atterrit sur la lune.

Que pouvait-il faire ? Impossible de redescendre, il ne savait pas voler et même les oiseaux ne montaient pas si haut. Il a bien fallu qu'il s'habitue à vivre seul, là-haut, sur la lune vide et froide, sans personne avec qui parler, sans personne à qui se plaindre, sans rien à manger. Sans rien à manger, non ! Il n'y avait rien à part la lune elle-même. Et la faim se faisait sentir cruellement.

Alors il a commencé à manger la lune, comme le lui avait dit le vieillard. Mais plus il mangeait la lune, plus il avait faim. Il la dévorait à pleine bouche, du matin jusqu'au soir. La nuit il dormait, puis au matin il recommençait à manger. Jamais de sa vie il n'avait eu aussi faim et il n'était jamais rassasié. Souvent, il s'endormait en pensant à sa cabane au pied de la montagne et aux bonnes galettes de maïs qui lui remplissaient le ventre. Et au matin, la faim le reprenait et il se remettait à manger, manger, manger... La lune diminuait, diminuait, diminuait, et il l'aurait bien mangée jusqu'au bout, mais dès qu'il n'en restait plus qu'un mince filet, elle se remettait à grossir, grossir, grossir, jusqu'à redevenir toute ronde.

Le pauvre homme n'a jamais pu revenir sur terre et il ne le pourra sans doute jamais. Ah ! sans doute regrette-t-il amèrement le jour où il a refusé un peu de nourriture à un vieil homme qui avait faim.

Le premier violon

Un conte dit en français par Nouka Maximoff.

Sas pe kai sas pe, ek Rom terno. Il était une fois un jeune homme. Il s'appelait Baxtalo, ce qui signifie

«chanceux». Baxtalo errait à travers le monde à la recherche de son destin.

Un jour qu'il était dans un pays inconnu, il entendit les gens dire que le roi donnerait la main de sa fille à celui qui lui offrirait en cadeau quelque chose d'extraordinaire, quelque chose que personne n'aurait encore jamais vu. « Pourquoi pas moi ? » se dit le jeune homme. « J'ai toujours eu de la chance et j'aimerais bien épouser cette belle princesse. »

Il alla donc voir le roi dans son beau palais pour lui demander la main de sa fille. En voyant ce misérable vagabond, sale et mal habillé, le roi se mit très en colère, il pensait bien que Baxtalo se moquait de lui et qu'il ne pouvait en aucun cas offrir quoi que ce soit d'extraordinaire à sa fille. Pour le punir de son audace, il le fit jeter au fond d'un profond cachot.

Les jours et les semaines passaient et le jeune homme se morfondait en prison, privé de la lumière du soleil. Mais un jour (ou une nuit, qui peut savoir ?) une douce lumière inonda le cachot où il était enfermé et une très belle jeune femme apparut. C'était Matouya, la fée de la forêt. Elle avait un corps élancé comme celui des peupliers et de longs cheveux argentés qui semblaient couler comme les ruisseaux. Au début, Baxtalo crut qu'il rêvait, mais la fée se pencha sur lui et lui murmura doucement :

« Baxtalo, tu as toujours été un jeune homme courageux, honnête et généreux. Ta chance ne t'a jamais abandonné. Je suis venue t'aider. C'est toi qui épouseras la fille du roi car c'est là ton destin.



- Mais comment ? dit Baxtalo qui n'en croyait pas ses oreilles.

- N'aies pas peur et fais ce que je te dis, dit la fée. Tiens, prends ce petit coffret de bois et cette branche qui traînent par terre. »

Baxtalo, bien que très étonné, ramassa le coffret de bois et la branche.

« A présent, arrache quatre de mes cheveux et fixe-les le long du coffret. Ensuite, prends une mèche de mes cheveux, coupe-la et attache-la à chaque extrémité de la branche. »

Le jeune homme fit ce que lui disait la fée. Alors, Matouya prit le petit coffret, le porta à ses lèvres et souffla doucement dedans. Puis elle tendit le coffret à Baxtalo et lui dit :

« Maintenant, prends la branche et frotte-la doucement contre les cheveux du coffret et vois ce qui arrivera. »

Baxtalo prit la branche, la frotta doucement sur les cheveux du coffret, et alors, des sons merveilleux sortirent du coffret de bois, des sons comme personne jamais n'en avait entendus de si beaux. Matouya disparut, mais Baxtalo jouait, jouait, jouait.

Un gardien entra dans le cachot pour écouter la musique, puis un autre et encore un autre. Bientôt tous les occupants du château se rassemblèrent, émerveillés par ce qu'ils entendaient. Et bien sûr, le roi et la reine et aussi la princesse étaient là eux aussi. Le roi écarquillait les yeux, la reine n'en croyait pas ses oreilles et la belle princesse était tombée à genoux aux pieds de Baxtalo tant elle était émue.

Comme l'avait prédit la fée, le roi donna sa fille en mariage au jeune Rom, ainsi que la moitié de son royaume, et depuis ce temps, tous les Roms de la terre savent fabriquer cet instrument qui ne les quitte plus.

Et c'est comme ça qu'est né le premier violon.

La légende de l'oiseau rouge

Un conte dit en français par Nouka Maximoff.

On dit qu'à une époque, lorsque la terre était encore mariée avec le ciel, les Roms étaient des oiseaux. Ils volaient entre la terre et le ciel et rien ne pouvait les arrêter. Ils trouvaient dans le ciel et sur la terre leur nourriture et ne manquaient de rien. Ils vivaient libres et heureux.

Un jour, alors qu'ils volaient au-dessus de la terre, ils virent un magnifique palais qui brillait au soleil. Alors ils descendirent le soir. Ce palais était habité par de gros oiseaux : des poules, des dindes, des oies et des canards. Ces gros oiseaux, éblouis par la beauté des Roms-oiseaux leur offrirent toutes sortes de bijoux précieux et les plus délicieuses des friandises, et ils les invitèrent à rester avec eux. Les Roms-oiseaux s'installèrent dans le palais et bientôt devinrent tous gras et couverts de chaînes en or, de la tête aux pieds.

Un seul oiseau n'avait pas touché aux friandises, ni voulut se couvrir d'or. C'était l'oiseau rouge «e tchirikli loli». Pendant longtemps il essaya de convaincre ses frères que toutes ces richesses n'étaient pas bonnes pour eux et qu'ils feraient mieux de sortir de ce château dans lequel ils s'étaient eux-mêmes enfermés, mais hélas, aucun ne voulut l'écouter.

Alors, «e tchirikli loli» s'éleva dans les airs, monta très haut, très haut, et se jeta du haut des cieux sur les pierres. C'est seulement à cet instant que les Roms-oiseaux se réveillèrent. Ils commencèrent à battre des ailes pour s'envoler dans les airs. Mais tout l'or qu'ils portaient les tirait vers le bas et ils ne pouvaient plus quitter le sol.



Soudain, une petite plume rouge, portée par le vent, fit son entrée au palais et se posa aux pieds des Roms-oiseaux. Alors, tout l'or tomba de leurs corps, mais les ailes n'obéissaient plus. Ils étaient devenus trop gras et trop lourds, et ils n'arrivaient plus à s'envoler. La petite plume rouge, emmenée par le vent, quitta le palais et s'en alla errer sur les routes de la terre.

Les Roms-oiseaux la suivirent comme ils le purent et, ne pouvant plus voler, ils perdirent peu à peu leurs plumes. C'est ainsi que, petit à petit, ils se transformèrent en humains. Hommes de corps, oiseaux dans l'âme, ayant désappris à voler à jamais.

On dit aussi que parfois, les Roms, dans leurs rêves, voient un bel oiseau rouge traverser le ciel. Alors ils s'envolent à leur tour pour suivre «e loli tchirikli» à travers le ciel. Mais ça... c'est dans leurs rêves.

La petite colombe

Un conte dit en français par Nouka Maximoff.

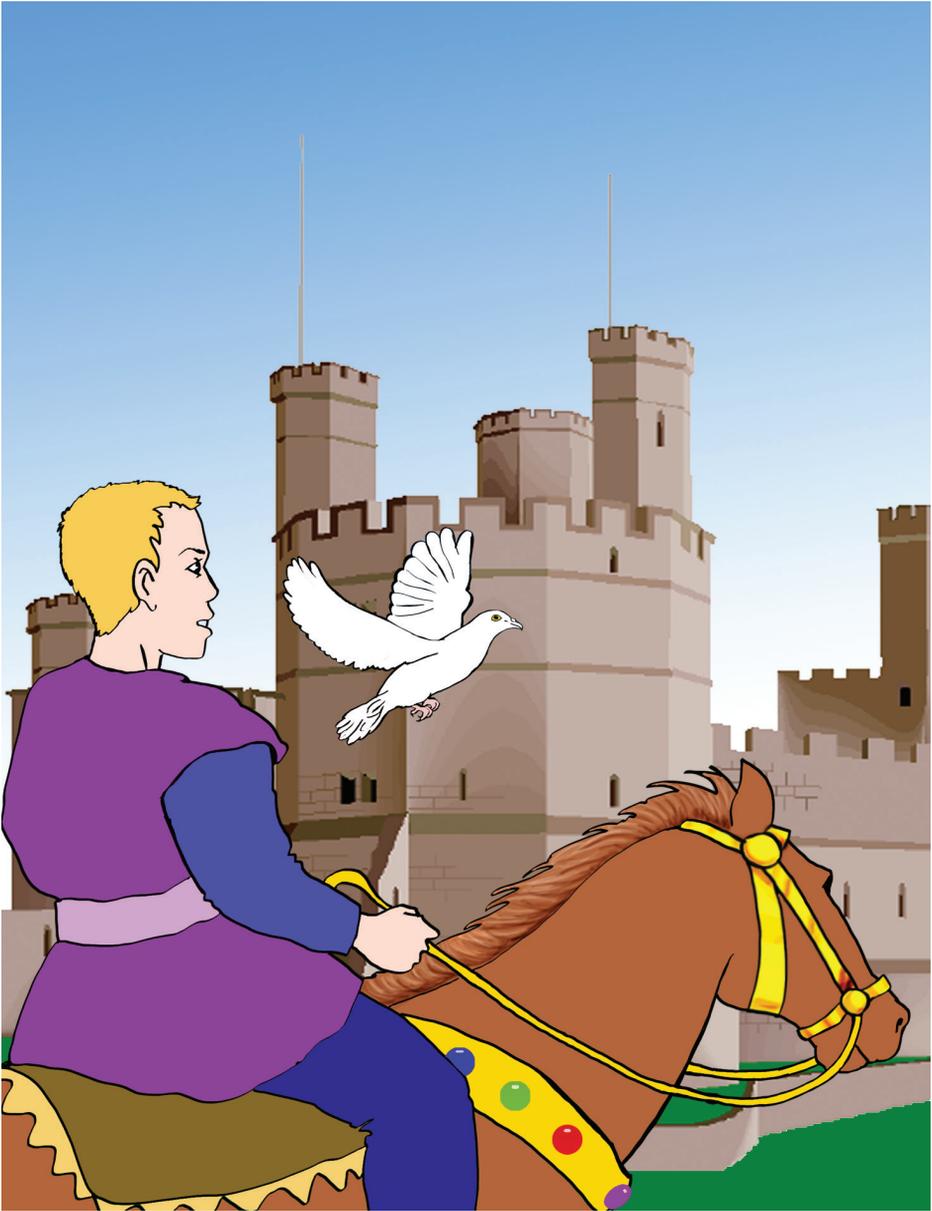
Ce matin-là, le fils du roi se promenait sur son beau cheval blanc. Alors qu'il s'approchait d'un ruisseau, il vit une jeune fille qui dormait au bord de l'eau. Comme elle était belle ! Le prince en tomba aussitôt amoureux. Il descendit de son cheval et s'approcha pour lui donner un baiser. La jeune fille se réveilla, effrayée, mais le prince la prit dans ses bras et lui déclara son amour. Il lui dit qu'il voulait l'épouser. Quand la jeune fille vit le prince, qui était très beau lui aussi, son cœur se mit à battre très fort et elle accepta.

« Mais, comment pourrais-je t'épouser ? dit la jeune fille. Je ne suis qu'une pauvre Tsigane. Vois, mes habits sont misérables et je n'ai même pas de chaussures.

- Je vais retourner tout de suite au château, dit le prince, pour te rapporter la plus belle robe qui soit, ainsi que des souliers en or et des beaux bijoux. Après je te présenterai à mes parents et nous nous marierons. Reste là en attendant. Je ne serai pas long. »

Le prince s'éloigna et la jeune fille resta assise au bord du ruisseau. Quelques temps plus tard, elle entendit du bruit. Ne sachant qui cela pouvait être, elle grimpa vite dans un arbre pour observer sans être vue. Elle vit alors arriver une vieille femme très laide et dont les vêtements étaient tout en désordre. Quand la vieille s'agenouilla au bord de l'eau, quel ne fut pas son étonnement en voyant le reflet d'une jeune et jolie fille !

« Voilà que je rajeunis et que je deviens belle ! », s'exclama-t-elle, ne sachant pas qu'il s'agissait du reflet de la jeune fille perchée dans l'arbre. La jeune fille ne put s'empêcher de pouffer de rire et la vieille femme comprit aussitôt sa méprise.



« Descends donc ! vilaine. N'as-tu pas honte de te moquer ainsi d'une pauvre vieille femme ? »

La jeune fille descendit et s'excusa auprès de la vieille. Elle lui dit pourquoi elle s'était cachée et lui raconta l'histoire qui lui était arrivée le matin même.

« Alors, comme ça, le beau prince va venir te chercher ! dit la vieille, à moitié morte de jalousie. Laisse-moi donc peigner un peu tes cheveux en l'attendant. »

Mais la vieille, au lieu de la coiffer, tira de ses haillons une épingle qu'elle lui planta dans la tête. Et aussitôt, la pauvre fut transformée en colombe, qui, effrayée, s'envola au loin.

Lorsque le prince revint avec les beaux habits, il trouva à la place de son adorable fiancée, la vieille et laide femme. Celle-ci se jeta dans ses bras, lui disant qu'une sorcière l'avait transformée, mais qu'elle retrouverait son apparence dès qu'ils seraient mariés.

Le prince emmena la vieille au château. Là, il la para des plus beaux habits, puis il la présenta à ses parents. Ces derniers furent très surpris, mais il insista tant que le mariage se fit.

Cependant, les jours passaient et son épouse restait toujours aussi vieille et aussi laide. Le prince se désespérait et il devenait de plus en plus triste.

Un jour, le jardinier du roi remarqua une jolie colombe qui venait souvent voleter et picorer dans le jardin. Il s'en empara et alla l'offrir au prince. A partir de ce jour, on ne vit plus le prince sans l'oiseau, ni l'oiseau sans le prince. Ils se promenaient ensemble et le jeune homme lui confiait ses secrets, sa peine et sa tristesse. Curieusement, l'oiseau semblait l'écouter, et même le comprendre.

Mais la vieille, qui bien sûr, avait reconnu la jeune fille, décida de s'en débarrasser. D'autant plus que, si la colombe venait souvent picorer dans l'assiette du prince, elle ne se gênait pas pour faire des crottes dans l'assiette de la vieille. La vieille dit au prince que la colombe était la sorcière qui l'avait envoûtée et qu'il fallait absolument qu'elle meure car c'était pour elle le seul moyen de retrouver son apparence d'avant.

Le prince, au désespoir, décida qu'il devait tuer la colombe. Il l'emmena dans un coin reculé du jardin pour accomplir sa triste besogne. Comme il caressait une dernière fois l'oiseau, il sentit dans son doux plumage quelque chose de dur qui ressemblait à une épingle. Il la retira et en un instant, la colombe se transforma et redevint la merveilleuse jeune fille que le prince avait rencontrée au bord du ruisseau. Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre, riant et pleurant tout à la fois.

Le prince et la belle jeune fille se marièrent dans la liesse générale, car les parents du prince et tous les sujets du royaume étaient ravis de voir que le prince avait retrouvé le sourire. Ils vécurent tous heureux jusqu'à la fin de leur vie. Quant à la méchante sorcière, on l'enferma dans un sombre cachot et elle n'eut plus jamais l'occasion de faire de mal à personne.

La fleur de la vie

Un conte dit en français par Nouka Maximoff.

Ily a longtemps, très longtemps, les Roms menaient une vie nomade. Le monde, pour eux, n'avait pas de frontières. Ils voyageaient sans cesse sur les routes sans fin, à travers les montagnes, les vallées et les forêts, mais ils n'arrivaient pas toujours à trouver un endroit où se reposer.

Un jour, une petite tribu, surprise par un hiver précoce, fut obligée de s'arrêter pour camper près d'une montagne. Les hommes installèrent donc leurs tentes et leurs chevaux dans un grand pré où coulait une petite rivière.

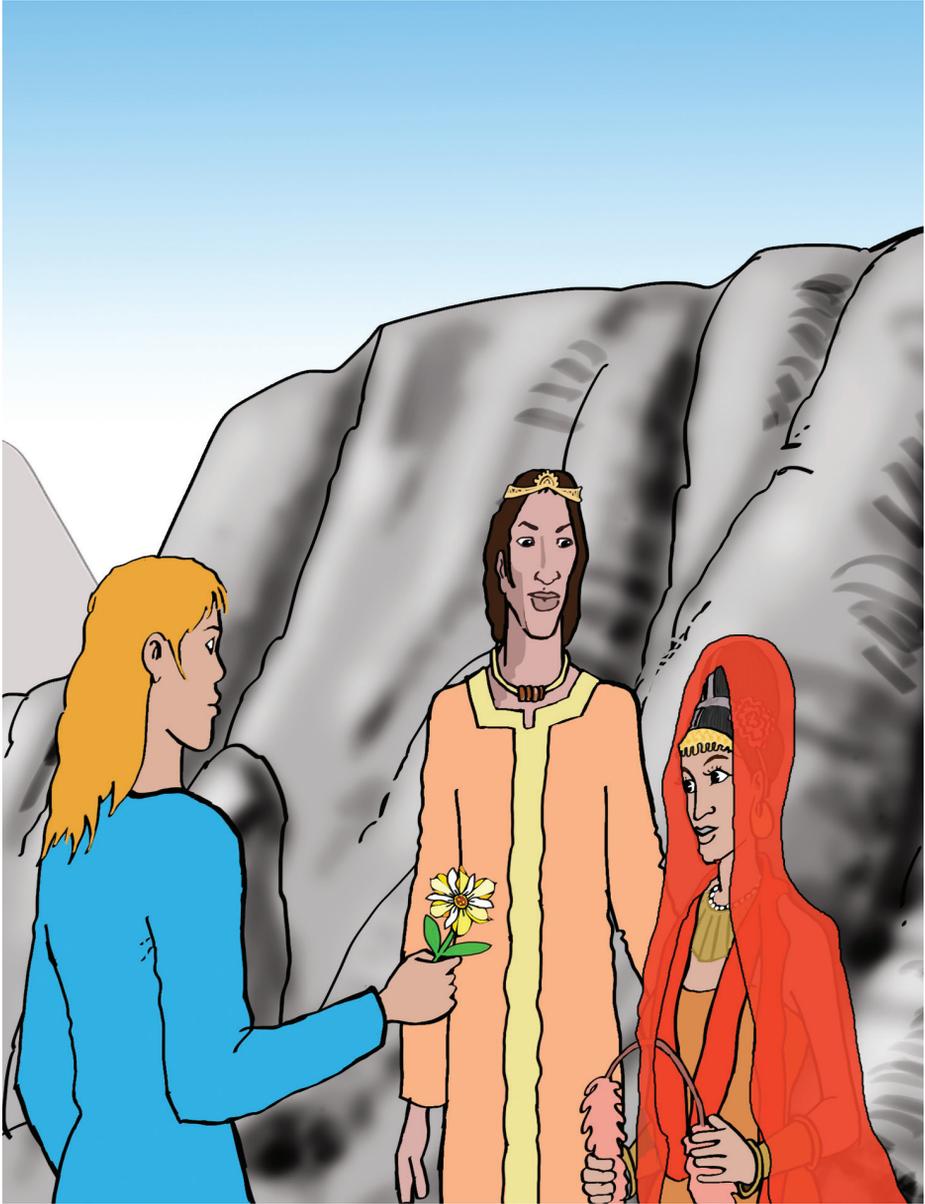
Le vieux chef rassembla tous les hommes et les femmes et il leur dit :

« L'hiver arrive et nous ne pourrons pas franchir cette montagne avant le printemps prochain. Nous allons rester quelque temps ici, cela nous permettra de nous reposer un peu avant de reprendre la route. Il y a longtemps que nous n'avons pas célébré de mariages. Demain je choisirai trois jeunes hommes et trois jeunes filles et nous les marierons. »

Le lendemain, le vieux chef choisit trois jeunes hommes et leur dit :

« Il vous faut à présent trouver des cadeaux pour vos futures épouses, que je choisirai selon ce que vous leur rapporterez. »
Ainsi fut dit, ainsi fut fait.

Les jeunes hommes partirent alors chacun de leur côté. L'aîné, qui s'appelait Barvalo, ce qui veut dire « riche », eut beaucoup de chance. L'après-midi même, alors qu'il marchait au bord de la



rivière, il découvrit une énorme pépite d'or. Tout heureux, il se précipita au campement.

« Je vois que tu as bien pensé à ton avenir et à celui de ta future femme, lui dit le vieux chef. Aussi, je te choisis une compagne digne de toi, Soumnakaï, la fille la plus riche de la tribu. » Ainsi fut dit, ainsi fut fait.

Le deuxième jeune homme, Zouralo, qui veut dire «fort», pénétra dans la forêt. C'était un excellent chasseur. Dans une clairière, il vit un grand cerf. D'une seule flèche il le tua et le ramena jusqu'au campement.

« Tu es un bon chasseur Zouralo, lui dit le vieux chef. Tu arriveras toujours à nourrir ta famille. Ta femme sera Zoumi, notre meilleure cuisinière. » Ainsi fut dit, ainsi fut fait.

Le troisième jeune homme – Drago était son nom, ce qui signifie «aimé» – lui, il avait décidé de monter sur la montagne. Il grimpa jusqu'à la nuit noire. Lorsqu'il arriva au sommet, le jour se levait et les premiers rayons du soleil caressaient le paysage. Il contempla la forêt avec tous ses arbres et ses animaux, la rivière qui scintillait de mille reflets dorés, la prairie verdoyante où étaient plantées les tentes. Comme c'était beau ! Si seulement il avait pu montrer tout cela à sa tribu ! Mais il ne savait toujours pas quel cadeau il pourrait ramener à sa future épouse. En regardant autour de lui, il aperçut une jolie petite fleur sauvage. Drago la cueillit et la mit au revers de sa veste, puis il s'en retourna au campement. Il alla voir le vieux chef, s'inclina devant lui et lui dit :

« Pardonne-moi, vénérable chef, je suis parti les mains vides et c'est les mains vides que je reviens. J'ai choisi la route la plus difficile. Je suis monté tout en haut de la montagne. De là-haut, j'ai vu la forêt avec tout son gibier, j'ai vu la rivière avec tous ses poissons, j'ai vu la prairie avec toute son herbe pour nos chevaux.

Je n'ai rapporté ni or ni gibier, mais seulement cette fleur comme témoin de tout ce que j'ai vu. Le vieux chef prit la fleur, la montra à tous et dit d'une voix grave :

« Écoutez, Romale ! Barvalo a ramené de l'or pour lui et sa femme, Zouralo a ramené de la viande pour sa famille, mais Drago, lui, a rapporté un cadeau pour nous tous. Cette fleur, c'est la fleur de la vie. Grâce à cette fleur, j'ai compris que c'est ici le meilleur endroit au monde où nous installer pour de nombreuses années dans la paix et l'abondance. »

Puis, se tournant vers Drago, il ajouta :

« Et toi, Drago, puisque tu sais si bien voir la beauté, tu prendras pour épouse Shoukar, la plus belle fille de notre tribu. Que Dieu vous bénisse et vous donne autant d'enfants qu'il y a de pétales à cette fleur. »

Ainsi fut dit, et ainsi fut fait.

Mon plaisir

Un conte dit en français par Mimi Barthélémy .

Le roi pleurait la disparition de son animal préféré, un bouc qu'il avait nommé Monplaisir. Il promet une fortune à celui qui pourra lui apporter quelques éclaircissements sur cette mystérieuse disparition. En vérité, Malice était le coupable. Il avait tué Monplaisir, l'avait dépecé, avait tanné sa peau et avec sa chair s'était concocté un délicieux tasso de cabri.

Il se présente devant le roi et lui donne le conseil suivant : « Lors de la veillée de prière pour Monplaisir, demandez donc aux participants d'offrir une chanson ou un poème. Vous trouverez, peut-être, quelques indices qui vous éclaireraient sur la disparition de Monplaisir que vous aimiez tant. Sire mon roi, croyez bien que je compatis à votre douleur », ajoute Malice qui échafaudait un plan diabolique contre son souffre douleur préféré, Bouki le balourd. Le roi se laisse tenter par la proposition de Malice mais, néanmoins, lui promet le pire des supplices, en cas d'échec.

Malice, donc, coupe dans la peau du Bouc qui avait fait son régal, un habit fort élégant, et compose une chansonnette avec paroles et mélodie. Il convoque Bouki et lui fait miroiter que le roi propose au plus élégant des invités de la veillée mortuaire les meilleurs morceaux du banquet et en outre il offre cinq barils d'argent à celui qui offrira la plus jolie chanson composée en l'honneur de Monplaisir. « Hélas, glisse Malice, j'ai tout ce qu'il me faut, habit et chanson, mais je souffre d'un «gaz» qui me paralyse l'épaule et je ne pourrai pas participer à la veillée ». Bouki se tortille, tousse, se gratte le crâne et pleurniche. Il pourrait fort bien remplacer Malice, vue leurs liens d'amitié.

- Je te vends l'habit à prix d'ami, un baril d'argent, propose Malice.



- Top là, fait Bouki qui tombe dans le panneau. Et la chanson ?

- Également à prix d'ami.

- Un baril d'argent ? coupe Bouki, qui, très rapidement, avait calculé qu'il lui resterait trois barils d'argent, des cinq que lui donnerait le roi, en récompense de son élégance et de son chant.

Le soir de la veillée mortuaire le palais déborde de monde. Le roi n'a pas lésiné, c'est une veillée digne de celui qui lui donnait tant de plaisir. Des bœufs entiers rôtissent sur de grands boucans, des porcs cuisent à la broche, d'innombrables barriques de rhum coulent à flots. Bouki, gonflé comme Léon le paon, s'avance en relevant les pans de son habit. Il arrive juste à temps pour chanter :

« Wa,wa,wa m'tande ou fè yon rasanble

Ou pa t envite mwen

Ala m' tande ou pedi Monplezi

Men po li sou do mwen

Ren ben den beng

Men kui li so do mwen. »

L'assistance s'agite, le roi encourage le chanteur à donner à nouveau de la voix. Bouki s'exécute aussitôt :

« Roi, Roi, Roi, j'apprends qu'il y a une veillée à laquelle je n'étais point convié.

J'apprends, de même, la perte de Monplaisir. Voilà sa peau sur mon dos

Ren ben den beng

Voilà son cuir sur mon dos. »

Les invités enhardis s'approchent de Bouki, tournent autour de lui et palpe le vêtement. C'est en effet la peau de Monplaisir que

le chanteur a sur le dos. Le roi, terrassé, ordonne à ses gardes de s'emparer de l'assassin et de le battre à coups de bâton, à coups de coco-macaque. Bouki tente de s'expliquer : « C'est la faute à Malice. »

Malice, qui s'était glissé dans l'assistance, crie aussitôt aux gardes de lui rompre les dents, de ne pas le laisser parler sinon Bouki prononcerait une formule magique et disparaîtrait. Quand la bastonnade cesse, Bouki n'est plus qu'une masse informe. Malice, lui, reçoit cinq barils d'argent et devient conseiller du roi de ce pays où règne l'impunité.